DÉICTIQUES ET ACTIVITÉ DISCURSIVE. PERSPECTIVES DE RECHERCHE EN LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Simina MĂSTĂCAN
Université de Bacău

Résumé: *Eléments linguistiques directement ancrés dans la situation d'énonciation, les déictiques perdent complètement leur sens en dehors de celle-ci – c'est le point de départ des discussions autour de la spécificité référentielle de ces unités linguistiques (symboles indexicaux, embrayeurs), souvent opposés aux anaphoriques. Dans la linguistique française actuelle, ils jouissent d'un statut particulier, étant impliqués dans les recherches visant l'établissement des référents, le repérage spatio-temporel, la subjectivité dans le langage, etc. Appelés souvent « des formes vides » (syntagme contesté par certains), leur usage rencontre parfois des difficultés qui proviennent, généralement, de l'identification de la limite – assez fragile - entre éléments déictiques/non déictiques (délimitation qui repose, actuellement, sur l'opposition nouveau/saillant, c'est-à-dire sur une opération d'ordre cognitif). On s'attachera à montrer que la prise en compte des paramètres de l'énonciation propres à chaque type de discours doit s'accompagner, dans le cas des déictiques, d'un raisonnement sur leur pertinence communicative.*

Mots-clés : *déictiques, repérage, subjectivité, énonciation, pertinence communicative*

La reconsidération de la notion de **sujet** et des relations entre les contenus linguistiques et l'environnement extralinguistique a permis aux nouveaux théories (énonciatives, pragmatiques, discursives) de dépasser les postulats de l'ancienne réflexion sur la langue, bloquée, en quelque sorte, entre « code » et « message ». Pour la plupart des chercheurs, l'étude des déictiques se range sur une place de choix dans toute étude de l'énonciation. Pour Kerbrat-Orecchioni, par exemple[1], l'énonciation est justement la recherche de ces procédés linguistiques (de la catégorie des déictiques, des modalités, des termes évaluatifs) qui font possible que le locuteur imprime sa marque dans l'énoncé, s'inscrive dans le message (de façon explicite ou implicite) et se situe par rapport à lui.

Benveniste ouvre son inventaire de l'appareil formel de l'énonciation[2] avec des unités telles : les indices de personne (impliqués dans le rapport *je/tu*); les indices nombreux de l'ostension (de type *ce*, *ici*, etc.), termes qui impliquent un geste désignant un objet; le paradigme entier des formes temporelles, qui se détermine par rapport à l'EGO, centre de l'énonciation. Il préfère appeler ces unités **indicateurs**, Roman Jakobson les nomme **shifters**, terme anglais généralement traduit par **embrayeur**. On emploie aussi, avec presque le même sens, le terme **indice** (**symbole indexical**), qui traduit le terme anglais *index*, utilisé par Peirce. Nous allons utiliser le terme consacré dans l'espace français, à savoir celui de **déictique**.

En effet, si on prend les phrases: *Je reviens dans un quart d'heure*. / *Que penses-tu de ce film?* on s'avise qu'elles contiennent des expressions déictiques, qui

[1] Cf. Kerbrat-Orecchioni, C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, 1980, p. 3
[2] Benveniste, E., „L'appareil formel de l'énonciation", *Langages* 17/1970, Paris, Didier-Larousse, pp. 13-16

BDD-A5597 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:55:23 UTC)

renvoient à divers référents localisés dans la situation d'énonciation immédiate: le locuteur (*je*), l'allocuteur (*tu*) et l'objet dont il s'agit (*ce film*). Pour interpréter ces expressions déictiques, c'est-à-dire pour identifier leur référent, il faut se rapporter à la situation d'énonciation immédiate. On s'aperçoit que leur référence varie avec chaque situation particulière. « *Je* vous garantis que *j'*en ai de toutes les couleurs que *vous me* demandez » est un énoncé qui peut être prononcé par tout vendeur, y compris par le personnage Gridoux du roman *Zazie dans le métro*[1]. Aussi peut-on opposer les expressions déictiques aux expressions non déictiques; dans la phrase suivante, les groupes nominaux ont un référent qui est spécifié grâce au sens préconstruit des unités lexicales, sans recours à des données situationnelles: « Devant la bibliothèque se carrait une commode en coquillages, avec des ornements de peluche »[2]

Les déictiques traduisent le mieux le fonctionnement réflexif du langage: leur sens codé renvoie à leur propre utilisation dans l'énoncé. Ainsi, une occurrence particulière de *je* désigne la personne qui énonce cette occurrence. Les déictiques sont donc étroitement reliés aux éléments constitutifs de la situation d'énonciation: **personnes**, **objets présents**, **lieu** et **temps**.

Quant on parle de la nature des éléments déictiques, on évoque, le plus souvent, comme terme de comparaison, **les anaphores**, autre forme que revêt la référence. A considérer les exemples suivants : a) **J**'ai mal à la tête (**je** est un déictique) / b) Mon père est chirurgien. **Il** est parti hier soir à l'hôpital (**il** est une anaphore, en reprenant *mon père*) on remarque que la nature de la référence est celle qui, premièrement, doit être prise en compte dans la distinction déictiques / anaphores. Entre les deux, il y a :

- des **points communs** : tout comme les déictiques, les anaphores manquent d'autonomie référentielle (ils ne peuvent pas établir, par eux-mêmes, la référence). On dit que ces termes sont « faiblement saturés sémantiquement »[3]

- des **points divergents** : le processus de « saturation sémantique », dont parle le linguiste Milner, est différent dans les deux cas. Les informations censées combler les lacunes sont de nature différente, et proviennent des sources différentes :

a) du contexte, dans le cas de la référence anaphorique, c'est à dire de l'environnement linguistique, où il faut chercher l'antécédent, qui est un terme autonome. Un terme anaphorique a une double fonction : il a le même référent que le terme anaphorique (on dit qu'il lui est **coréférent**) et il reprend, à la fois, celui-ci. En *b*, *mon père* est l'antécédent de l'élément anaphorique *il*.

b) de la situation d'énonciation (environnement physique), dans le cas de la référence déictique (*je* de *a)* peut être identifié seulement à partir du moment de l'énonciation, à travers les indices que l'énonciateur donne de lui-même).

Par conséquent, on remarque que la référence anaphorique met en fonction des éléments de nature linguistique, alors que la référence déictique combine les aspects linguistiques et les aspects non linguistiques.

La situation d'énonciation est étroitement impliquée dans l'identification d'un type de référence déictique particulière, la **référence démonstrative** : *Le professeur, montrant de la main Paul : « **Cet élève** a gagné une bourse d'études en France »*. Le

[1] Queneau, R., *Zazie dans le métro*, Paris, Gallimard, 1959, p. 73
[2] Flabert, G., *Bouvard et Pécuchet*
[3] Selon A. Reboul, J. Moeschler, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, p. 351, en citant J. -C. Milner, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil, 1989

BDD-A5597 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:55:23 UTC)

geste du professeur (visible seulement dans une situation précise) est indispensable à l'identification du référent *Paul.*

Mais les mécanismes référentiels utilisés dans la communication sont encore beaucoup plus compliqués. Pendant un échange verbal, les interlocuteurs doivent pouvoir référer à des objets extérieurs au système linguistique, établir toujours la connexion avec la réalité extraverbale. Mais comment pourrait-on définir cette « réalité », du moment où Père Noël et Mont Blanc y coexistent bel et bien et peuvent être désignés par le locuteur ? C'est étonnant de voir que les langues sont à même de constituer un univers de discours imaginaire, par la mise en relation d'un énoncé à un référent.

Le cas de la **référence absolue**, par exemple, (qui comprend les termes qui n'ont besoin d'aucune autre information que celle linguistique pour avoir un sens) est révélateur pour le pouvoir de la langue d'instaurer au sein même de son système une réalité qui lui est étrangère. A cet égard, O. Ducrot affirme, dans *Dire et ne pas dire* (1972): « La communication linguistique, ayant souvent pour objet la réalité extralinguistique, les locuteurs doivent pouvoir désigner les objets qui la constituent: c'est la fonction référentielle du langage. (...). Cette réalité n'est cependant pas nécessairement « la réalité », « le monde ». Les langues naturelles ont en effet ce pouvoir de construire l'univers auquel elles se réfèrent: elles peuvent donc se donner un univers de discours imaginaire »[1]. La référence est donc considérée en général comme le processus de mise en relation de l'énoncé au référent, c'est-à-dire l'ensemble des mécanismes qui font correspondre à certaines unités linguistiques certains éléments de la réalité extralinguistique.

Dans *L'Enonciation. De la subjectivité dans le langage* (1980), Catherine Kerbrat-Orecchioni souligne que l'expression de « formes vides » utilisée par Benveniste à propos des indicateurs est à reprendre. Elle critique de même une définition donnée par Paul Ricoeur: « Les pronoms personnels sont proprement "asémiques"; le mot "je" n'a pas de signification en lui-même » (*La métaphore vive*). On ne peut pas affirmer, soutient Orecchioni, que les déictiques n'ont pas de sens en eux-mêmes ou que leur sens varie avec la situation: « ce qui varie avec la situation, c'est le référent d'une unité déictique, et non pas son sens, lequel reste constant d'un emploi à l'autre ; le pronom *je* fournit toujours la même information, à savoir « la personne à laquelle renvoie le signifiant », qui est le **sujet de l'énonciation**[2]. On s'applique donc à relier le problème de la définition des déictiques et la problématique de la référence.

Il est à observer que,[3] d'une certaine manière, la référence de toutes les unités varie avec la situation. Soit les exemples: *a. J'ai posé mes lunettes sur la table du salon.* / *b. J'ai réparé la table de la cuisine*. C'est bien évident que le sens de *table* est identique dans les deux cas, mais que les références varient. Orecchioni y répond en disant que la dénotation (le dénotatum, cf. John Lyons) de *table* forme un ensemble relativement stable, délimité, alors que celui d'un déictique est presque insaisissable, puisqu'il doit englober la totalité des êtres susceptibles d'utiliser cet adverbe.

---

[1] Ducrot, O., *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972, p. 117

[2] Kerbrat-Orecchioni, C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, 1980, p. 40

[3] Cette objection a été discutée aussi par R. Eluerd, *La pragmatique linguistique*, Paris, Nathan-Recherche, 1985, p. 36

BDD-A5597 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:55:23 UTC)

Les pronoms personnels sont, à côté des possessifs, les mieux connus des déictiques. Pour recevoir un contenu référentiel précis, les personnels exigent du récepteur qu'il prenne en considération la situation de communication : est *je* celui qui dit *je* dans un énoncé déterminé ; est *tu* celui à qui ce *je* dit *tu*. En disant *je* et *tu*, les énonciateurs s'approprient la langue et se posent comme énonciateurs, en mobilisant à leur profit le système de la langue. Une remarque très importante s'impose : *je* et *tu* dépassent le statut de simples signes linguistiques, pour devenir « des opérateurs de conversion de la langue en discours »[1].

Dans le cadre du dialogue, les positions s'échangent, s'inversent, l'énonciateur, à lui seul n'ayant aucun pouvoir. C'est le couple *je/tu* (les **coénonciateurs**) celui qui est au centre de l'énonciation, qui devient une **coénonciation** (les termes sont empruntés à Culioli). On a remarqué que, le plus souvent, le locuteur devient son propre auditeur et anticipe sur les dires de l'autre.

Dans le fragment suivant, tiré de Marivaux (*Le jeu de l'amour et du hasard*), on pourrait aisément analyser de ce point de vue les déictiques de personne qui apparaissent. (*Silvia, déguisée en domestique, parle avec Dorante*) :

« Dorante. Parbleu, cela est plaisant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi, j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

Silvia. Ne t'écarte donc pas de ton projet,

Dorante. Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien distingué, et l'on est quelque fois fille de condition sans le savoir.

Silvia. Ah, ah, ah, je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais. »[2]

Les deux personnages se guettent en se cachant dans un échange verbal plus ou moins ludique (*le marivaudage*), où le jeu des personnes suggère la tension de la situation.

Nous et *vous* ne sont pas, automatiquement, les pluriels de je/tu, à la manière de l'opposition *livre / livres*. Ils sont plutôt des « personnes amplifiées »[3], des formes ambiguës : *nous* inclut le locuteur et d'autres personnes (allocutaires ou tierces personnes (Nous=je+non je> je +tu, je+il(s), je+tu+il(s)); *vous* désigne le ou les allocutaires et peut inclure une tierce personne.

Nous peut, éventuellement, avoir une valeur générale, proche de *on* (*moi et tous les autres*) : « Il fait déjà nuit noir ; *nous* sommes jeudi déjà »[4]

On s'avise aussi[5] que, par définition, ces pronoms de dialogue ne désignent que des *référents humain* ou *anthropomorphes* (comme les animaux dans les fables de La Fontaine). Non seulement les animaux peuvent être humanisés par ce procédé, mais aussi les objets, même les endroits les plus divers. C'est une technique littéraire assez connue, celle de personnifier une ville - Bleston, par exemple - comme dans l'*Emploi du temps* de Butor :

---

[1] Maingueneau, D., *L'énonciation en linguistique française*, Paris. Hachette, 1999, p. 22
[2] Marivaux, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Bookking International, p. 31
[3] Maingueneau, D., *L'énonciation..., op. cit.*, p. 22
[4] Butor, M., *L'emploi du temps*, Paris, Minuit, 1956, p. 218
[5] Riegel, Pellat, *Grammaire méthodique du français*, p. 578

BDD-A5597 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:55:23 UTC)

« (...) il ne me reste plus que quelques instants, Bleston, avant que la grande aiguille soit devenue verticale sur l'horloge, avant que le train s'ébranle m'emportant loin de *toi* »[1]

Il est à observer que les *pronoms personnels de troisième personne* peuvent aussi prendre une valeur déictique quand ils servent à désigner une personne présente dans la situation:1) (Une mère, vers une amie à propos de son enfant) : *Regarde-le! Comme il est drôle*! / 2) « Les Anglaises, *ensemble*. Qu'avez-vous vu ?; Bérenger. J'ai vu... j'ai vu... des oies... ; John Bull. *Il* a vu des oies. Quel plaisantin ! »[2]

Le pronom indéfini *on* peut se substituer aux déictiques traditionnels, dans deux situations[3] : comme substitut de *nous* et comme moyen d'éviter la deuxième personne :1) **On** part demain pour Paris (*Nous partons*...) / 2) **On** est bien aujourd'hui ? (*Tu es bien*...) / 3) Alors, **on** est heureuse ? (l'accord se fait avec le genre de l'interlocuteur).

Les déterminants et pronoms possessifs de première et deuxième personnes - singulier et pluriel - (*ma* tante, *tes* idées) ont également une valeur déictique. Leur sens suppose une mise en rapport avec le locuteur ou l'allocutaire : *Veux-tu me prêter **ton** stylo ? J'ai perdu **le mien***

1. **«** Jean, *continuant d'inspecter Bérenger* : *Vos* vêtements sont tout chiffonnés, c'est lamentable, *votre* chemise est d'une saleté repoussante, *vos* souliers... (*Bérenger essaie se cacher ses pieds sur la table*) *Vos* souliers ne sont pas cirés... Quel désordre !... *Vos* épaules... »

2. « Botard. (...) C'est **votre** faute.
Dudard : Pourquoi **la mienne** et pas **la vôtre** ?
Motard, *furieux*. **Ma** faute ? C'est toujours sur les petits que ça retombe »[4]

La fréquence des déictiques possessifs suggère, dans ces fragments de Ionesco, une situation tendue et des difficultés dans la compréhension de l'autre.

Le déterminant possessif confère au groupe nominal entier une valeur déictique. Les possessifs de troisième personne peuvent aussi fonctionner comme des déictiques, quand ils renvoient à une tierce personne, obligatoirement présente dans la situation de discours: *Regarde sa conduite!*[5]

Les déterminants et les pronoms démonstratifs servent à constituer des groupes nominaux qui réfèrent à un objet présent dans la situation La présence du geste de désignation est du moins implicite: *Donne-moi cette photo/ceci/cela; Regarde celui-là*.

« Bérenger. Je t'adore, Daisy. Je t'admire (...) Tu es si belle, tu es si belle. (*On entend de nouveau un passage de rhinocéros*) ... Surtout, quand on te compare à **ceux-ci**... (*Il montre de la main en direction de la fenêtre*) (...)

Daisy. Alors, nous avons le droit de vivre. Nous avons même le devoir, vis-à-vis de nous mêmes, d'être heureux. La culpabilité est un symptôme dangereux. C'est un signe de manque de pureté.

---

[1] Butor, M., *L'emploi du temps, op. cit.*, p. 298
[2] Ionesco, E., *Le piéton de l'air*, in *Théâtre III*, Paris, Gallimard, 1963, p. 165
[3] Dont parle D. Maingueneau, *L'énonciation en linguistique française, op. cit.*, p. 26
[4] Ionesco, E., *Rhinocéros*, éds. citées, p. 11 et 58
[5] Cf. *GMF*, p. 578

BDD-A5597 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:55:23 UTC)

Bérenger. Ah oui, cela peut mener à **ça**... (*Il montre du doigt, en direction des fenêtres sous lesquelles passent des rhinocéros*) »[1].

Il faut bien apprécier le contexte d'énonciation, parce que, lorsqu'ils renvoient à un segment antérieur du texte, les démonstratifs gagnent une valeur anaphorique: « Je suis avide de beauté. **Ça** me manque »[2]

Dans la même direction, Kerbrat-Orecchioni constate que l'expression des pronoms démonstratifs a une double détermination: **cotextuelle** (se rapportant à l'environnement linguistique) et **communicationnelle (emploi déictique)**[3]. Dans l'énoncé suivant, extrait d'une pièce de théâtre: *Dites... (il montre Diego), **ce** matelot arrive de Santos. Si on l'interrogeait*? l'adjectif démonstratif est cotextuel si la pièce est lue (antécédent: Diego) et déictique si elle est vue. La même interprétation est valable dans les exemples de Ionesco que nous venons de mentionner. Dans un roman, où la dissociation entre les spectateurs, les personnages et le metteur en scène n'est pas si évidente, **ça** a, le plus souvent, une valeur non déictique :

« On roule un peu, puis Gabriel *montre le paysage d'un geste magnifique.*

- Ah ! Paris, qu'il profère d'un ton encourageant, quelle belle ville. Regarde-moi **ça** si c'est beau. »[4]

Il y a deux classes de démonstratifs à valeur déictique, celle des déterminants (*ce...ci/là*) et celle des pronoms (*ça, ceci, cela, celui-ci/là*). Dans le cas des démonstratifs constitués à l'aide des particules *ci/là* la répartition est de nature déictique puisqu'elle se fait selon l'axe: proximité/éloignement par rapport au locuteur.

Les éléments adverbiaux qui rendent aussi l'expression de lieu peuvent établir leur référent par rapport à la localisation de l'énonciation: *ici* désigne le lieu (ou une partie du lieu) où le locuteur parle, peut s'opposer à *là*, qui désigne ce qui en est éloigné ou séparé:

Il y a, en effet, des « micro-systèmes sémantiques »[5], rangés de la façon suivante : *Ici/là/là-bas* ; *près/loin* ; *en haut/en bas* ; *à gauche/à droite*, etc. Leur identification est redevable à la position du corps de l'énonciateur ; tout changement de position entraîne une modification dans ce système.

Dans l'énonciation théâtrale, il arrive souvent que les indications de lieu soient données dans la perspective du spectateur, et non pas de celle des personnages, comme le relève les exemples suivants :

1. « *Le premier Anglais et le Petit Garçon s'en vont doucement vers **la gauche** (cour) ...* »[6]

2. « *L'épicerie se trouve donc dans le fond du plateau, mais assez sur **la gauche**, pas loin des coulisses. (...). Entre l'épicerie et **le côté droit**, la perspective d'une petite rue. **Sur la droite**, légèrement en biais, la devanture d'un café.* »[7]

---

[1] Ionesco, E., *Les Rhinocéros*, éds. citées, p. 106
[2] Ionesco, E., *Le tableau*, ,éds. citées, p. 237
[3] Kerbrat-Orecchioni, C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage, op. cit.*, p. 44. Dans la même situation, D. Maingueneau parle de **déictiques anaphoriques** et **déictiques situationnels** ; c'est seulement la deuxième situation que nous prenons en compte comme englobant des déictiques véritables (*L'énonciation en linguistique française, op. cit.*, p. 34)
[4] Queneau, R., *Zazie dans le métro, op. cit.*, p. 11
[5] Maingueneau, D., *L'énonciation..., op. cit.*, p. 35
[6] Ionesco, E., *Le piéton de l'air, op. cit.*, p. 196
[7] Ionesco, E., *Rhinocéros, op. cit.*, p. 9

BDD-A5597 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:55:23 UTC)

L'indication « *On y entre par une porte vitrée qui surmonte deux ou trois marches* » met en scène un observateur extérieur, qui est placé devant ce décor et en fonction duquel on fait les repérages nécessaires.

- *En face* peut avoir un emploi déictique, se plaçant souvent dans la perspective du locuteur / personnage :

Le Logicien, *venant vite en scène par la gauche*. Un rhinocéros, à toute allure, sur le trottoir **d'en face** »[1]

La source des indications temporelles est le moment où l'énonciateur parle, le « moment de l'énonciation », le présent linguistique, la « source du temps », selon Benveniste.

Pour donner une image de l'expression du temps, on pourrait imaginer un axe de la durée, sur lequel un événement serait localisé par rapport à un moment T pris comme référence. T peut, selon le cas, correspondre à une date particulière prise comme référence du fait de son importance historique dans une civilisation donnée (la naissance du Jésus-Christ fonctionne pour nous comme base du calendrier et du système de datation, en ce qui concerne la numérotation des années). Lorsqu'il s'agit de la conjugaison verbale, la localisation temporelle en français s'effectue essentiellement grâce au double jeu des formes temporelles des verbes ou des adverbes.

Les compléments de temps[2] déictiques sont repérés toujours par rapport au temps de l'énonciation. Ils peuvent marquer la coïncidence (*maintenant, en ce moment, aujourd'hui*) ou un décalage antérieur (*hier, la semaine passée, le mois dernier*) ou postérieur (*demain, dorénavant, dans huit jours, la semaine prochaine*).

1. « Jean. Vous avez la manie des couleurs **aujourd'hui**. Vous avez des visions, vous avez encore bu »[3].
2. « Journaliste. Bien sûr, mon cher Maître. Vous recevrez **demain** le chèque. »[4]
3. « Depuis **hier**, je cherche en vain à concentrer mon attention sur ce lundi 19 novembre ... »[5]
4. « Je n'ai pas cessé de penser à James pendant tout ce temps, pendant que nous prenions congé, pendant que je leur promettais de revenir **dimanche prochain**... »[6]

Une valeur indirectement déictique ont aussi les prépositions temporelles : *depuis x* implique que *x* est antérieur au moment de l'énonciation (dans *depuis hier*, *depuis aujourd'hui*, *depuis maintenant*), alors que *à partir de x* implique que *x* est simultané ou postérieur au moment de l'énonciation :

« Vous êtes riche, monsieur le Français, vous voici **depuis** cinq jours à Bleston, et vous gagnez déjà beaucoup plus que moi qui y suis depuis d'années, beaucoup plus que quantité de ceux qui y sont nés et qui n'en sont jamais sortis »[7]

A côté des adverbes, diverses catégories grammaticales peuvent avoir valeur déictique: **des adjectifs**: *actuel, passé, prochain*, **des prépositions**, **des verbes**. *Venir*

---

[1] Ionesco, E., *Rhinocéros*, *op. cit.*, p. 14
[2] Cette classification est proposée en Riegel, Pellat, *GMF*, 579
[3] *Ibid*., p. 73
[4] Ionesco, E., *Le piéton de l'air*, p. 128
[5] M. Butor, *L'emploi du temps*, p. 153
[6] *Ibid*., p. 178
[7] *Ibid*., p. 35

BDD-A5597 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:55:23 UTC)

marque un déplacement vers l'endroit où se trouve le locuteur: *Viens ici/chez moi*, tandis qu'*aller* s'emploie dans tous les autres cas.

Au terme de ces observations, forcément incomplètes, l'importance des déictiques dans la langue s'avère d'autant plus grande. On notera, pour finir, que c'est toujours l'activité subjective du locuteur celle qui a produit, le dernier temps, une reconsidération des rapports déictiques / anaphores : si le locuteur considère l'objet comme nouveau dans le discours, il s'agit de référence déictique ; lorsque, au contraire, le référent est déjà connu ou inférable, on a affaire à une anaphore (approche d'inspiration cognitiviste)[1].

Quand on parle, on doit fournir des informations à propos des objets du monde extérieur, qui ne peuvent être identifiés que par rapport à certains poins de référence. A travers le système des déictiques, le repérage a la particularité de s'effectuer non par rapport à d'autres unités internes au discours, mais par rapport aux données concrètes de la situation de communication. Les unités déictiques ont ainsi pour vocation, tout en appartenant à la langue, de la convertir en parole: le « je » du code appartient à tout le monde, disait Benveniste, mais parler, c'est se l'approprier, c'est organier son discours sur le monde, donc le monde lui-même autour des repères du *je/ici/maintenant*: toute parole est égocentrique. Les déictiques permettent au parleur de se constituer en sujet, et de structurer l'environnement spatio-temporel; ils rendent possible l'activité discursive elle-même.

Bibliographie

Benveniste, E., „L'appareil formel de l'énonciation", *Langages* 17/1970, Paris, Didier-Larousse

Butor, M., *L'emploi du temps*, Paris, Minuit, 1956

Charaudeau, P., Maingueneau, D., *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Editions du Seuil, 2002

Ducrot, O., *Dire et e pas dire*, Paris, Hermann, 1972

Eluerd, R., *La pragmatique linguistique*, Paris, Nathan-Recherche, 1985

Ionesco, E., *Le piéton de l'air*, in *Théâtre III*, Paris, Gallimard, 1963

Ionesco, E., *Le tableau* in *Théâtre III*, Paris, Gallimard, 1963

Ionesco, E., *Rhinocéros*, in *Théâtre III*, Paris, Gallimard, 1963

Kerbrat-Orecchioni, C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, 1980

Maingueneau, D., *L'énonciation en linguistique française*, Paris. Hachette, 1999

Marivaux, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Bookking International, 1978

Queneau, R., *Zazie dans le métro*, Paris, Gallimard, 1959

Reboul, A., Moeschler, J., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Editions du Seuil, 1994

Riegel, M., Pellat, J.-Ch., Rioul, René, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999

[1] Cf. Charaudeau, P., Maingueneau, D., *Dictionnaire d'analyse du discours*, p. 159

BDD-A5597 © 2007 Universitatea din Pitești

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-13 23:55:23 UTC)